



**NOUVEAUTÉ**

## ALBERTO GINASTERA

1916-1983

**Sonate pour piano n° 1. Danses argentines. Suite de danzas criollas.**

**Fariñas : Alta gracia. 7 Sones sencillos. Urgell Reyes : De l'Air d'un lloc llunya.**

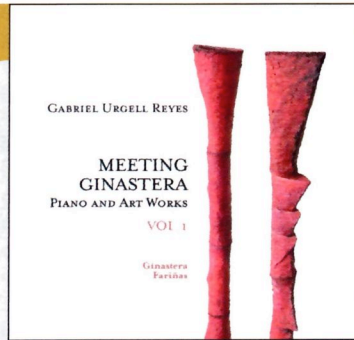
Gabriel Urgell Reyes (piano).

Artalinn. Ø 2014. TT : 1 h 02'.

**TECHNIQUE : 3,5/5**

Enregistré en février 2014 au Reitstadel de Neumarkt (Allemagne) par Etienne Graindorge. L'écriture pour piano de Ginastera exige de son interprète une grande dynamique. Sur ce point rien à redire, la prise de son relativement éloignée la restitue bien. Cependant, l'acoustique du lieu très diffuse ajoute une réverbération colorée et confuse.

**N**é en 1976, Gabriel Urgell Reyes, passé au cours de ses études par La Havane et le Conservatoire de Paris, accomplit une sorte d'exploit : nous faire aimer la *Sonate n° 1* de Ginastera. Le plus souvent, des exécutions raides et cassantes, excessivement percussives, relèguent le créateur argentin au rang de Prokofiev du pauvre. Jouée avec cette chaleur, cette ampleur sonore, cette variété de parfums et de couleurs, c'est une tout autre œuvre qui prend forme. On ne sait ce qu'il faut ici admirer le plus, la frénésie animale de l'*Allegro marcato*, l'ascétisme énigmatique du mouvement lent ou bien l'abattage de la toccata festive du finale. Une révélation, qui supplante la version fantasque d'Ursuleasa (Berlin Classics) et celle, possédant moins de relief, gravée par Montero (Warner).



de *danzas criollas*, superbe de sensualité magique (le début !) et dédiée à Rudolf Firkusny, nous entraîne dans un tourbillon d'allégresse et déploie un jeu orchestral dans l'imposante coda.

On apprécie la compagnie du discret Carlos Fariñas (1934-2002). Le splendide *Alta gracia* (« *como un tango* ») du compositeur cubain, déjà gravé par Jorge Luis Prats (Decca) – avec pas davantage de virtuosité et même une pointe de brutalité –, évoquerait irrésistiblement Astor Piazzolla s'il n'était secoué de brillantes rafales pianistiques. Les *Siete Sones sencillos*, pages d'allure simple et directe, ne ratent pas leur cible. La sixième, fraîche, lascive, se déhanche sous le soleil de La Havane. La dernière, datée de 1998 (inédiite au disque) semble regarder loin derrière, très loin, des bribes du passé sur lesquelles pèse un intense sentiment d'isolement. La composition du pianiste, d'une lenteur méditative, s'inscrit dans le même sillage.

La présence quasi palpable d'un Steinway aux basses gorgées de sucs participe pleinement de l'envoûtement.

*Bertrand Boissard*

Les *Danses argentines* doivent notamment à Martha Argerich leur relative célébrité. Le pianiste cubain distille aussi bien leur part de nostalgie, qu'il les anime d'une joie exubérante. La *Suite*

## Johann Wilhelm Hertel

1727-1789

« *Jauzchzet dem Herrn alle Welt* ». Œuvres sacrées.

Katrin Hübner (soprano), Andreas Weller (ténor), Chœur de la NDR, Orchestre baroque de Mecklenbourg, Johannes Moesus. CPO. Ø 2011. TT : 1 h 07'. Notice en allemand et anglais.

**TECHNIQUE : 3,5/5**



Une cantate de Hertel sur la Passion nous laissait il y a quelques semaines sur notre faim (cf. n° 630). Le nouvel album fait remonter dans notre estime le maître de chapelle de la cour de Mecklenbourg-Schwerin, et pas seulement parce que les interprètes sont bien meilleurs. Le plus original arrive à la fin du CD avec une *Kirchenmusik* qui célébrait, en 1763, la fin de la meurtrière guerre

pas les promesses de leurs titres. La sonate pour violon et piano, *Behind the Light* (2005) est bien « tout entière tendue vers la lumière, ou mieux, vers l'au-delà de la lumière » : cela crépite un peu systématiquement au début puis, insensiblement, le violon d'Isabelle Flory, impalpable et charnu tour à tour, fait décoller le piano rebelle de Geneviève Girard. Plus ça va, au fil de ces vingt-trois minutes, plus l'oreille se régale des incises, des « accidents » qui infléchissent une régularité tonique vers une incantation jubilatoire.

L'*Oiseau d'éternité* (2011) poème pour piano, débute aussi dans un dépouillement dont on n'imagine pas les progressions à venir, ardemment rendues par Geneviève Girard, mais qui déboucheront sur une conclusion poignante : le rêve d'être libéré du temps, par le pouvoir de le suspendre propre à la musique, montre ses limites impitoyables.

Antérieur d'un quart de siècle, le duo pour violoncelle et piano, *Vers le ciel* (1987), se distingue par une écriture moins radicale : aussi bien sonnante – et c'était encore un crime à l'époque – mais davantage mouvante, elle procède par élans et contrastes qui portent l'auditeur vers une *Illumination* plus lyrique que mystique. Fabrice Bihan y fait valoir toutes les ressources d'un jeu dont l'éloquence frappe déjà dans les *Deux pièces d'après Marc-Aurèle* (2001). Le compositeur y cultive une chaleur dont l'intensité coule rarement avec autant de générosité sous la plume de ses confrères. Anachronique ? Peut-être. Excessif ? Sans doute. Authentique ? Sûrement.

*Gérard Condé*

Commandez vos disques sur

**DIAPASONCD.COM**

voir pages ▶ 121-122

de Sept Ans : deux chorals sont encadrés par trois morceaux instrumentaux d'une grande force évocatrice, le largo initial, sans doute destiné à accompagner une procession, est poignant dans son flux ténébreux. Noyau du programme, la grande cantate chorale de 1774 est un petit chef-d'œuvre avec un chœur d'entrée festif et somptueux qui évoque certaines pages solennelles de Bach ; l'écriture habile, voire audacieuse (chromatismes inattendus, impressionnants staccatos des cordes dans le troisième mouvement) et l'intervention du ténor dans le mouvement suivant (avec l'effet d'un cor lointain) nous tiennent en haleine.

Le *Psaume C* qui ouvre le disque et lui donne son titre reste assez banal dans son appareil festif *alla Telemann*, d'une pompe facile mais efficace, tout comme la *Sinfonia a 14* tirée d'une cantate d'anniversaire, aux accents prémozartiens. Les deux brefs motets valent par une grande subtilité harmonique. A la tête d'un chœur performant, d'une homogénéité sans faille et qui a le beau rôle (les solistes n'interviennent que brièvement dans la cantate chorale), Johannes Moesus dirige cet album contrasté avec doigté et un vrai sens des effets. Hertel revit.

*Jean-Luc Macia*

## Leos Janacek

1854-1928

« *Sinfonietta. Capriccio.* »

La *Petite Renarde rusée (Suite, arr. Mackerras).*

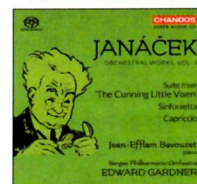
Jean-Efflam Bavouzet (piano), Orchestre philharmonique de Bergen, Edward Gardner.

Chandos (SACD). Ø 2014.

TT : 1 h 04'.

**TECHNIQUE : 4,5/5**

**TECHNIQUE SACD : 4,5/5**



A chacun sa version de chevet de la *Sinfonietta*. Pour beaucoup, celle d'Anserl (Supraphon) est une

insurpassable explosion de couleurs et de caractères typiques de l'idée que l'on se fait de cette musique. Un superbe cliché dont on peut cependant s'écarter, comme Edward Gardner, avec succès.

Son geste plus lumineux que rugueux (l'un n'empêche pas l'autre quand les traits l'exigent) mène cette visite guidée de la bonne ville de Brno – son château (II), son monastère (III), ses rues (IV), sa mairie (V) – de manière vivante et ô combien évocatrice (on pense aux témoignages de Kubelik